

JÉRÔME PEIGNOT

MA PART



D'INFINI

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

MA PART D'INFINI

Je l'ai souvent trouvée dans le pas d'un cheval

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Couverture : Damas Froissart
Mise en page : Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2021
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Jérôme Peignot

MA PART D'INFINI

Postface de Jacques Sojcher

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

*L'infini de l'amour
et l'infini tout court sont le même*

LIMINAIRE

Je dis ici ou plutôt je vais tenter de dire les trois temps de ma vie de grand vieillard lucide qui vit donc en communauté avec la mort.

Comme je me suis efforcé de le faire mon existence durant j'ai veillé à subir mes lectures. Tout à coup dans la rue je me suis dit : Pascal, Épictète, Mallarmé... il faut que je les lise et, toute affaire cessante, descendu de l'autobus, je cherche une librairie, trouve le livre sur lequel j'ai jeté mon dévolu et le lis. Alors le texte que je dévore m'apporte très exactement la pâture dont j'avais besoin. Par lui confirmé dans ce que je pense depuis toujours sans l'avoir assez pensé, je me sens moins isolé et plus encore : confirmé dans mon être. La liberté dont nous disposons de lire ce que d'avance nous entendions rend au monde ses véritables dimensions.

Curieusement ou plutôt non, tout normalement, mon écriture procède de la même liberté. Autrement dit, comme je suis ce que je lis je subis ce que j'écris et qui, dès lors, tient naturellement la page et me grise.

Enfin, assis dans mon fauteuil le temps d'un rayon de soleil d'automne dans les branchages du tilleul, de l'arbre d'or de la cour, je me convaincs que j'ai lu les livres que je devais lire et écrit les pages que je devais écrire, souvent les unes par les autres. Goûtant ainsi d'un incontestable sentiment d'infini, je dispose de la preuve que j'ai vécu la vie que je devais vivre.

I

LE MOT DE PASSE EST POÉSIE

D'autant plus que je ne vais pas tarder à être confronté à l'infini, je me suis efforcé de me le représenter conceptuellement et, pour se faire, de prendre connaissance des propos des maîtres en la matière. C'est ainsi que dans l'*Encyclopædia Universalis* j'ai lu sur le Net des textes de Plotin, Hegel et avec davantage d'attention, ceux d'un philosophe mal connu mais qui avait fait de l'infini le centre de sa réflexion : Giordano Bruno. Bien qu'il se soit inspiré de l'hermétisme du Pimandre et d'Asclepius il ne fut ni un occultiste ni un illuminé. Au prix d'arguments tarabiscotés, il avait absolument tenu à donner la primeur à l'esprit. « *C'est à l'intellect, avait-il écrit, qu'il appartient de juger et de rendre compte des choses que le temps et l'espace éloignent de nous.* » Ainsi, fort du fait qu'il se targuait d'avoir « *une intuition d'un infini en acte* », après avoir dit que le « *franchissement de la limite de l'univers ne faisait que relever l'infini extensif qui le précède ontologiquement* », il a cru qu'il pouvait dégager peu à peu « *les enseignements de cette expérience perceptive pour l'élever par abstraction à la technique argumentaire propre à dégager l'idée d'une limite ultime et infranchissable impensable sans contradiction* ». Comment ne pas être déçu par ce jargon qui, tout à la fois, dit tout et rien du sujet qu'il soulève. D'une formule Bruno finira par avouer son échec : « *Dieu est une*

abstraction creuse. » C'est alors qu'il aurait dû reconnaître que, tout compte fait, l'infini ne pouvait s'appréhender qu'au travers des sentiments, ceux consécutifs à l'amour, à l'art et à l'écriture pour n'évoquer que les principaux. L'écriture, justement qui par ses tournures le mettait sur cette voie. Ne parlait-elle pas de la joie infinie de se sentir dans sa plume? Mais, à cette solution-là notre homme n'y a pas même pensé.

★

Parmi les spéculations que l'on a faites sur les nombres entiers, l'un des plus célèbres a été la recherche, déjà fort ancienne, des carrés magiques.

16	3	2	13
5	10	11	8
9	6	7	12
4	15	14	1

Le carré magique d'ordre 4 gravé par Albrecht Dürer dans le livre Mélancolie est dit parfait car la somme des chiffres de chaque ligne, longueur, hauteur et diagonale est toujours 34. Si on additionne les chiffres connexes quatre à quatre on trouve également 34. On possède aujourd'hui la formule générale qui permet de composer des carrés d'ordre quelconque. Dans l'œuvre de Dürer la mélancolie

se trouve liée à l'idée de mesure du temps (le sablier, la cloche, le chien qui dort), de l'espace (le compas, la pierre à pans coupés rectilignes, la sphère), du poids (la balance). Enfin pourvu d'un compas l'angle mesure. Il mesure quoi? Que dire d'autre que l'infini?

D'autres messages à contenu moins concret peuvent également comporter des chiffres. Nous voulons parler ici des messages dont le décryptement doit, en principe, révéler aux initiés les voies secrètes menant à la vérité. Pour les pythagoriciens, par exemple, le nombre étant le support de la vérité, il est le maillon de la chaîne qui constitue la prison dans laquelle l'unité divine a renfermé l'univers. Certains de nos contemporains n'ont pas renoncé à percer les mystères attachés aux chiffres mais ils utilisent un vocabulaire rénové, inspiré de la psychanalyse qui leur permet désormais de s'interroger sur « la symbolique des nombres dans l'inconscient »¹.

Si j'ai repris ce texte du mathématicien Adamoff, c'est parce qu'il était mieux habilité que moi à évoquer le sujet et surtout à le circonscrire, la perfection de ce graphisme invitant aux affabulations les plus saugrenues.

On n'a pas trouvé quelles explications donner à ces trouvailles. Si on les avait découvertes cela aurait fait beaucoup de bruit, un tapage tel qu'il répondrait du savoir que les hommes auraient acquis, à savoir du pourquoi de leur vie sur terre, de ce qu'ils sont vraiment et de ce qu'ils ne

1. *Le Chiffre* par Jérôme Peignot et Georges Adamoff, réalisé par les éditions Pierre Tisé. Hors commerce et réservé aux amis du Crédit Lyonnais, 1969.

savent pas et, qui sait donc, de ce qu'il en serait d'eux après leur mort, à supposer qu'il y eut quelque chose à connaître à ce sujet. Et si, plutôt en ne disant rien que la perfection, ces carrés magiques disaient tout ?

★

Aujourd'hui j'ai fait un pas considérable dans ma lutte contre la mort ou, plutôt, ma volonté d'acclimater mon existence d'homme de quatre-vingt-treize ans en possession de toute sa conscience, pourvu de quoi vivre et sinon en bonne santé, du moins connaissant une vie supportable. Qu'est-ce que je veux démontrer. Je n'en sais trop rien. Ma trame c'est la lecture des livres que je découvre dans ma bibliothèque et que je n'ai pas lus ou, du moins, crois n'avoir pas lus. La lecture m'est aussi indispensable que l'air que je respire encore. Pour le reste je me suis persuadé qu'il n'est pas tout à fait inutile, peut-être même important, de suivre les fluctuations intellectuelles d'un vieillard encore lucide, heureux d'avoir découvert d'oublier sa crainte de ne pas mourir avant d'atteindre la centaine et même au-delà. Et si j'allais mourir de ne pas mourir ? J'ai conscience que j'en prends le risque. De toute façon je n'ai pas d'autre solution de vie. Enfin, et surtout, je me dis qu'au moins une fois quelqu'un aura tenté, à l'avant-veille de sa mort, de saisir ce qui ne l'avait encore jamais été : le laisser-aller de la pensée à l'état absolument pur.

★

Le récit que, dans le *Coup de dés* Mallarmé fait de ce marin qui, pris dans un ouragan, se prépare de son mieux à anticiper sa mort, n'a pas été analysé comme il le mérite. Qu'on en juge enfin avec un peu de sérieux. Se sachant perdu, cet homme se saisit de ce qu'il lui faut de cordage pour, tant bien que mal, les yeux dans les yeux d'un ciel étoilé (pour avoir « fait » beaucoup de bateau je sais que, même par mauvais temps, la nuit peut scintiller de toutes ses étoiles) anticiper le moment où il se perdra dans cette infinitude. Et si, cette mort, en effet, il était possible de mentalement la contrôler à la faveur d'une illumination, d'élucider le grand mystère de l'univers ?

Ce n'est guère plus d'un an avant sa mort que Mallarmé a écrit son poème. À croire que cette mort, lui aussi la sentant venir, il entendait la décrire. Ce qui incite à le croire c'est le traitement typographique qu'il fait subir à ses alexandrins. Éclatés, pourvus de tout un appareillage de blancs dont les dimensions se réfèrent toutes au douze typographique de Didot, ils évoquent les halètements d'une respiration qui se cherche. Dans le même temps, ils sont comme la préfiguration de l'éblouissement dont il est déjà le spectateur. Interrogé par Valéry au sujet de ce qu'il avait voulu faire avec le *Coup de dés*, Mallarmé a répondu : « *le calligramme de l'Univers* ». Ainsi, tout porte à croire que ce que le poète a voulu nous donner à voir ne serait rien d'autre que la mort. Bien sûr cette référence au calligramme n'était qu'une métaphore évoquant la concentration intellectuelle dont il avait fait preuve pour « *élever enfin une page à la puissance étoilée* » comme devait le préciser Valéry.

Dans sa préface au *Coup de dés*, Mallarmé, obsédé à l'idée que l'on saisisse bien quel avait été son propos, écrit :

... Dans un acte où le hasard est en jeu c'est toujours le hasard qui accomplit sa propre idée en s'affirmant ou se niant. Devant son existence la négation ou l'affirmation viennent échouer. Il contient l'absurde, l'implique, mais à l'état latent et l'empêche d'exister : ce qui permet à l'infini d'être ; d'être enfin « fixé ».

Un peu plus tard, s'adressant à Gide cette fois :

La constellation y effectuera d'après des lois exactes et autant qu'il est permis à un texte imprimé fatalement, une allure de constellation.

Sans doute, en jouant le hasard, Mallarmé a-t-il procédé à une entourloupe. À supposer qu'on consente à entrer dans son jeu, on ne pourra qu'avouer qu'on lui doit la plus réaliste et partant la plus magistrale représentation de l'univers qu'il nous ait été donné de connaître. Il est vrai que le succès produit par l'effort sur la page redevenue comme blanche, par la joie qu'il procure ressemble à la mort. Cette fois la mort, la vraie, a été bel et bien là.

★

Ce matin, plus encore que les jours précédents, je me sens partir. Une fatigue plus grande que jamais demandant que j'y consente. Je me persuade que ma route s'arrête là. Le sonnet sur Mallarmé auquel je travaille me fait lire la préface inattendue de Sartre où il ne parvient à analyser le propos du poète qu'en prouvant que sa vie n'aura été qu'un jeu de cache-cache avec la mort. « *À Tournon, à*

Besançon, à Avignon (où il était professeur) il a très sérieusement envisagé le suicide.» Il poursuit en indiquant dans un raisonnement parfaitement construit que pour Mallarmé «*l'ordre humain s'établit contre l'être par la disparition même de l'Homme*». Cette mort, le propos du poète aurait été de la vivre à la faveur de l'écriture de son œuvre entière. Que je tombe là-dessus justement ces jours-ci, ce jour même n'est-il pas une prémonition de ce qui m'attend sinon l'amorce de la mort même. La mort ? Peut-elle arriver à ce point en douceur, en si grande douceur ? Et si je l'appuyais par cette envie secrète qui me tenaille de longtemps de m'en aller ?



Sur l'autoroute entre Le Mans et Angers par la merveille d'un petit mois de février lumineux, la beauté de la nature me grise absolument. Rien ne devrait être plus doux que la perspective de fondre ses os à cette terre, laquelle, de tous ses vallonnements, de tous ses ombrages, n'attend que cela. Sans doute, cette terre il me sera difficile de la quitter. Et pourtant ce sera vivre enfin pleinement le temps comme il doit l'être : à son rythme. Pourquoi faut-il que ce soit toujours contre tous que je dise que la mort n'est pas ce qu'on croit trop vite mais tout au contraire, le délire de l'abandon suprême, la folie de ne plus être ?

Longtemps j'ai pensé me représenter ce moment. Et puis j'ai compris qu'il fallait le mériter. Je veux dire faire en sorte de ne pas avoir à me reprocher quoi que ce fût d'essentiel. Je crois même pouvoir assurer que j'y suis parvenu. Non seulement cela n'a pas été difficile mais la

réalisation de ce plan est devenu un jeu. C'est amusant d'être droit. À la fin on vous tient rigueur d'être irréprochable. Cela a beau isoler, cette solitude-là est confortable, délicieuse même. Pour peu qu'on soit vrai, n'être que celui qu'on est grise et aide à percevoir la mesure du monde.

★

Grâce à l'écriture manuelle, la seule que je connaisse, j'ai la sensation de dessiner autant que d'écrire. Cela a beau opérer dans le même temps que je forge mes mots, je travaille mes courbes et contre-courbes qui tiennent leur élégance de la tenue de ma pensée. L'écriture est la flamme qui m'aide à partir en douceur. Est-ce à dire que d'avance l'écriture témoigne du bonheur de mourir ?

★

À la maison ces temps-ci, depuis que j'ai retrouvé ma canne de bambou je ne me lasse pas de la triturer. Elle est là depuis tantôt trente ans. De bois séché, bien sûr, elle est légèrement incurvée et j'ai fini par m'attacher à elle aussi pour le dessin qu'elle fige. Son manche est fait de cinq petits anneaux (cinq comme les cinq doigts de la main) qui très faiblement, l'un après l'autre augmentent. Cette partie là de ma canne je la tiens pour une poignée. À partir du sixième anneau la longueur s'accuse plus franchement en progression géométrique par deux séries entrelardées, l'une légèrement plus longue que l'autre. Et il me faut encore évoquer ces encoches dont mon bambou est pourvu et qui, tantôt sur une face de ses portions que j'ai dites, tantôt sur celle qui lui est opposée, logent une feuille avant son éclosion. Ce bambou qui s'est fait

naturellement – je veux dire en obtempérant aux lois de la nature – est donc une unité de mesure d'une valeur inestimable qui requiert toute mon attention et même occasionne en moi une véritable griserie à l'idée de la posséder. N'étale-t-il pas au grand jour la mise en forme d'un travail équivalent au produit d'un effort mental tout à fait remarquable? Effort dont je ne justifie pas toutes les raisons mais dont on ne saurait douter qu'elles sont d'obéissance cosmique. Pour un peu, si je croyais mais ce n'est pas mon cas, elle serait une preuve incontestable de l'existence de Dieu. Mais alors comment puis-je ne pas croire? Parce que je ne crois qu'en la beauté laquelle, en effet, confirme que dans toutes ses manifestations la Création du monde témoigne de ses calculs pour la plupart très poussés. Avec ma canne d'intérieur (je l'appelle comme cela) je chasse les feuilles mortes de la vigne vierge tombées dans le jasmin du balcon ou dans les branchages du tilleul qui ne sont pas loin de caresser mes fenêtres. Poète, ce sceptre c'est la nature qui me l'a donné.

★

Qui étaient-ils ces gens (entendons mon père et ma mère) pour m'avoir fait ou plutôt défait? Oui, défait parce que l'un comme l'autre m'ont été radicalement contraires et que je n'ai pu me bâtir qu'en prenant radicalement à contre-pied ce qu'ils furent l'un et l'autre. Pourtant, l'autodidacte que je suis s'est construit seul avec ce que j'ai hérité d'eux; de l'un la typographie et par elle l'écriture et finalement la typoésie et la littérature, de l'autre, la musique qui, sur le tard m'a introduit à la poésie grâce à laquelle je survis. Je suis assuré que ce qui m'a structuré

c'est mon travail et lui seul. Compte tenu de mon grand âge et de la fragilité qu'il engendre, je sens que déjà je ne suis plus que transparent ; que ce que j'ai écrit et qui m'a fait dans le même temps qu'il m'a fondu dans le monde comme il va, s'oublie et passe. Allons, cela fait du bien, vous grise même de pouvoir se dire qu'on a vécu ; vécu d'autant plus heureux de respirer que cela fut pour dire la part de beauté dont on a eu l'idée, et qu'on s'est montré capable de l'exprimer. J'ai de l'infini étoilé plein les bronches. Il est exaltant d'y être perdu au point d'avoir le sentiment de n'en être plus.

★

À quatre-vingt-un ans ma sœur jumelle est morte chez elle d'un arrêt du cœur, d'un seul souffle de moins. Dans le genre, la réussite que tout le monde ambitionne de connaître.

À Sainte-Clotilde, j'ai lu le sonnet qui la concerne extrait des *Cent Sonnets de Ker Borny*, convaincu que je tenais ferme la basilique entière :

*Quand ma mère nous a donné même naissance
Un beau dix de juin mille neuf cent vingt-six
Bien que jumeaux gémeaux de même obédience
À Sophie et à moi le couple est en sursis*

*Sans doute, en dépit de sa splendeur étoilée,
La nuit aide l'amour mais n'en décide pas.
Et voilà que déjà elle s'en est mêlée
Et pour nous éloigner chacun son astre aura*

*Pourquoi ta bonne étoile est tant si peu la nôtre
Assure-t'en ma sœur je regrette le temps*